LA MINIMALITÉ SYNTAXIQUE DANS LES DÉMONS DE LA ROUTE *DE CLÉMENT DILI PALAÏ*[1]

Résumé : *Véritable institution sociale, la langue a toujours été porteuse de sens. Elle devient plus intéressante lorsqu'elle est actualisée au moyen de la parole, par des locuteurs qui l'emploient au quotidien. La manière d'utiliser les phrases, d'exprimer sa vision du monde passe également par le choix et l'agencement de ces phrases. Ainsi, dans le recueil de nouvelles du Camerounais Clément Dili Palaï Les Démons de la route, la syntaxe est utilisée comme moyen d'expression d'un certain vécu social, d'une certaine déréliction, d'un certain mal être. C'est en gros ce que nous entendons effectuer dans cette contribution.*

Mots-clés *: nouvelle, syntaxe, déréliction, parole, variations langagières*.

Abstract: *Social institution, language has always been meaningful. It becomes more interesting when it is updated by means of the word, by speakers who use it daily. How to use sentences to express his vision of the world also involves the selection and arrangement of these sentences. Thus, in the collection of short stories Cameroonian Clement Dili Palai's Demons of the road, the syntax is used as a means of expression of a social experience, in a dereliction of some evil being. That's basically what we mean in this contribution.*

Keywords: *syntax, dereliction, speech, language variations.*

Introduction

Véritable institution sociale, la langue a toujours été porteuse de sens. Elle devient plus intéressante lorsqu'elle est actualisée au moyen de la parole, par des locuteurs qui l'emploient au quotidien. La manière d'utiliser les phrases, d'exprimer sa vision du monde passe également par le choix et l'agencement de ces phrases. Ainsi, dans *Les Démons de la route* du nouvelliste Camerounais Clément Dili Palaï, la syntaxe est utilisée comme moyen d'expression d'un certain vécu social, d'une certaine déréliction, d'un certain mal être. Si la déréliction peut être considérée comme un état d'abandon et de solitude morale complète, il s'agit de montrer dans cet article comment cet état se déploie à travers la syntaxe. Celle-ci est essentiellement minimaliste, c'est-à-dire réduite à sa plus simple expression. Comment s'exprime cette économie de langage et quelles significations pourait-on en tirer ? Nous montrerons, à travers la méthode structuraliste, tour à tour la singularité phrastique de l'auteur caractérisée par le minimalisme, le marotisme, les variations langagières, qui

[1] Albert **Jiatsa Jokeng**, École Normale Supérieure de l'Université de Maroua, Cameroun
jiatsajiokeng_al@yahoo.fr

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

permettent à l'auteur de se forger une voie et une voix dans les littératures du bassin du Lac Tchad.

1. Une syntaxe pauvre et minimaliste

S'il est dit que la syntaxe désigne la branche de la linguistique qui étudie la façon dont les mots se combinent pour former des syntagmes (nominaux, verbaux, prépositionnels, adjectivaux, etc.) pouvant mener à des propositions (indépendantes, principales, subordonnées) qui, à leur tour, peuvent se combiner pour former des énoncés textuels, il n'en demeure pas moins que le lecteur qui s'engage dans le recueil de nouvelles de Dili Palaï, *Les Démons de la route* (2007), est frappé par la singularité de ses phrases. Celle-ci aurait pu passer pour un poncif littéraire[1] ou linguistique, mais quand elle devient incontournable par son volume et sa qualité, elle s'impose incontestablement comme un fait littéraire majeur. Paul Valéry disait d'ailleurs que « la syntaxe est une faculté de l'âme », alors que l'imagination est pour Baudelaire « la reine des facultés ». Comme pour dire que la syntaxe est la sœur jumelle de l'imagination. Les deux se construisent dans le cerveau humain. La phrase/syntaxe est « une construction linguistique syntaxiquement autosuffisante et où les éléments constitutifs, monèmes et/ou syntagmes sont en relation d'implication directe ou indirecte par rapport à un seul prédicat ou à plusieurs prédicats » (Bureau, 1967 : 65). Le sujet écrivant, en la produisant, expose d'une certaine manière ses états d'âme, sa façon de voir le monde. À titre d'exemple, le paragraphe liminaire de la nouvelle « Les démons de la route »[2] est constitué de quatorze phrases réparties sur sept lignes ; cela témoigne de l'abondance des phrases courtes, nominales et minimales. Il en est ainsi de tout le reste du texte, et même des autres nouvelles du recueil:
« Un lac pas comme les autres. Un lac noir. Une eau. Une eau profonde et mystérieuse » (p. 9)[3]. « Encore trente kilomètres » (p. 10) ; « Deux coups de pistolets en l'air » (p. 10) ; « Deux hommes en tenue profondément endormis » (p. 14) ; « Trois jours d'affilée » (p. 19) « Trois mois plus tard » (p. 19).

Ces phases nominales sont, à l'exemple de beaucoup d'autres qui parsèment le texte comme nous l'avons dit plus haut, des énoncés sans prédicat verbal actualisé. Elles offrent à l'auteur la possibilité d'alléger son propos sur le plan syntaxique et de mettre en exergue les faits évoqués dans une froideur (pour ne pas dire froidure) et une précision extrêmes. Bonnard (1989 : 116) fait remarquer que ces types de construction permettent une évocation rapide des faits tels qu'ils sont perçus ou supposés être perçus, dans un jaillissement de la

[1] Comme par exemple l'a demontré Pierre Eugene Kamdem dans son article « La technique du minimum chez Camus », *Intel'actuel N°2*, DUP, 2002.
[2] Titre éponyme, qui a donné son nom à l'ouvrage.
[3] Les autres références au texte seront par la suite suivies de la page entre parenthèses de l'edition L'Harmattan-Cameroun, 2007.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

pensée, dans une spontanéité et même une candeur de l'expression qui frisent la vulgarité. En réalité, même si on peut y percevoir une certaine froidure, il n'en demeure pas moins qu'on y ressent une passion, puisque la phrase palaïenne « exprime les idées toutes nues et les jette au hasard dans l'ordre où elles se présentent sans aucun souci de la syntagmatique » (Schehaye, 1926 : 138). Elle se présente comme « un modèle ping-pong où des messages sont expédiés comme des balles, de manière unidimensionnelle, le long d'un même canal » (Klinkenberg, 1996 : 64).

Ces quelques exemples ramassés ça et là montrent qu'il s'agit d'une véritable esthétique de l'auteur. Nous savons que les phrases nominales fonctionnent comme des titres d'ouvrages ou de journaux et donnent à tout lecteur la possibilité d'une interprétation « stéréographique » (Barthes, 1973 : 998) : cela signifie donc qu'un seul signe (en considérant ces phrases cisaillées comme des signes) peut se lire et se comprendre de manière différente, selon qu'on se trouve du côté de l'auteur ou du lecteur. Du côté de l'auteur, la recherche d'un artifice littéraire, d'une voix et même d'une voie; et de l'autre, la liberté est donnée au lecteur de se faire ses propres interprétations de cette façon de s'exprimer pour combler ses lacunes.

Ensuite, il y a la prolifération des phrases simples de type SN+SV ou SN+SV+SP[1] qui, en évitant la coordination syntaxique, se caractérisent par l'autonomie de sens :

« Je me lève. Je prends un bain chaud. J'attrape un refroidissement. Je suis malade, réellement malade cette fois-ci. Le lit devient mon compagnon. » (« Où est passée Fatoudé ? » p. 45) ; « Il s'en va. Je reste sur place. Cinq minutes d'attente. Un véhicule rouge stationne devant l'immeuble » (« La rue de la fortune », p. 29). « Luc est anxieux ». (« Les Démons de la route » p. 11) ; « Je comprends ». (« La rue de la fortune » p. 34) ; « Dâ vient de sécher ses larmes ». (« Si Dâ le savait… » p. 85).

La phrase simple, tout comme la phrase nominale que nous avons analysée, s'assimile à un modèle à double entrée qui correspond à ce qu'on appelle la phrase complète (qu'elle soit simple ou composée) : la phrase exprimant l'idée et la pensée, tant il est vrai que la pensée diffère de l'idée.Une idée désigne en quelque sorte une façon de faire, qu'elle soit originale ou non, qu'un individu ou un groupe d'individus imagine dans le domaine de la connaissance, du savoir, de l'action ou de l'art. La pensée, quant à elle, désigne plutôt une représentation psychique, un ensemble d'idées propres à un individu ou à un groupe, une façon de juger, une opinion, un trait de caractère, etc. Ainsi, la phrase simple exprimant l'idée traduit l'émotivité du locuteur dans le texte. Cette phrase-pensée, est un principe générateur de tout le mécanisme grammatical.

[1] SN=Syntagme Nominal ; SV=Syntagme Verbal ; SP=Syntagme Prépositionnel.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

La phrase simple de Dili Palaï, qui emploie deux ou trois constituants, permet d'avoir la concision et la vivacité narrative. N'eussent été quelques exemples de modalités, on aurait pu croire que Dili Palaï a rédigé toutes ses nouvelles au mode déclaratif. Les phrases minimales et simples en réalité traduisent la « crise du signe » (Barthes, 1973 : 997). Car, le texte suppose que le message écrit doit se concevoir comme une entité à double face : le signifiant rassemblant les lettres, les phrases, les paragraphes ou les chapitres et le signifié, rendant compte du sens univoque, définitif que le lecteur peut se faire de la lecture de ce signifiant. Il y a donc problème lorsqu'il y a dissymétrie entre les deux entités à cause de cette « composition par petites touches » (Delas : 2001) qui empêche de saisir la portée définitive, la« charpente logique » (Jouve, 1997 : 45) du texte palaïen.

Une autre particularité de notre corpus, c'est la présence obsédante du présent de l'indicatif qui, ici, se substitue sans autre forme de procès au temps du récit, le passé simple, « pierre d'angle du récit » (Barthes, 1972 : 25). Il faut dire que le présent restitue les faits, rapporte les événements et les insère dans la continuité, la permanence, l'actualité. Tant que les fléaux n'ont pas disparu et que la société sera toujours en proie aux vicissitudes, le nouveau lecteur se sentira toujours attiré par les thèmes tournant autour de la permanencité des événements décrits. Le texte devient pour l'auteur un prétexte pour transcrire un contexte en proie au malaise ontologique et à la déréliction du système social nord-camerounais, où l'écart entre les riches et les pauvres se creuse davantage chaque jour.

Enfin, un dernier aspect de l'écriture minimaliste, c'est l'emploi récurrent du marotisme. Il s'agit d'une écriture inventée au Moyen Âge, dans les balbutiements de la littérature française par Clément Marot, qui lui permettait de sauter du coq à l'âne[1], d'écrire sans suites les phrases en désordre, une sorte de fatras. Genette (1982 :81), à propos, affirme : « Disons un mot du marotisme. Ce qui le caractérise, c'est le retranchement des articles, des pronoms et de certaines particules ». Clément Dili Palaï en use abondamment dans le texte : « Dix, vingt kilomètres. Freinage brutal » (p.10) ; « Crevaison, répond Bassoro » ; « Midi. Matinée comblée » ; « Pas ralentis » ; Destination inconnue » (p.27) ; « Sommeil profond. Réveil brusque. Douleurs atroces. Gémissements. Contorsions musculaires » (p. 81). Genette assimile le marotisme à une forme d'imitation de figures de discours comme les anglicismes, les ronsardismes, les pétrarquismes, etc.: « Elle [l'imitation] regroupe les figures qui, dans leur procédé formel, ne sont pas seulement des constructions au sens strict, mais des syntaxes au sens large » (Genette, 1982 : 81). Il s'agit donc des fragments de discours placés dans une perspective de discours. Le texte de Palaï devient donc une « productivité », c'est-à-dire « le théâtre même d'une production où se rejoignent le producteur du texte et son

[1] Et que Boileau dans son *Art poétique* a nommé « l'élégant badinage ».

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

lecteur » (Barthes, 1972 : 25) : la productivité n'est ni de l'auteur, ni du lecteur ; elle est dans le texte ; elle est l'ensemble des possibilités latentes dans le texte, que le lecteur doit pouvoir interpréter et même surinterpréter. L'auteur se limite à l'écriture minimaliste. Mais il revient au lecteur d'aller au-delà des mots, pour trouver des significations recevables en fonction de son degré de culture.

Pour terminer, la portée kabbalistique des chiffres 2 et 3 dans notre texte. La Kabbale fait partie de la numérologie. Notons que la numérologie est une science qui entend attribuer des propriétés particulières à des nombres, propriétés variables selon le contexte (dépendant par exemple de la source alphabétique d'un mot : latin, grec, copte, hébreu, musulman et autres) mais aussi de la symbolisation des chiffres qu'ils soient pairs ou impairs. Ainsi, la forte récurrence de ces deux chiffres fait penser à l'ésotérisme et même au mysticisme :

> « Nous ne sommes qu'au *tiers* du parcours » (p. 9)[1] ;
> « Qu'allons nous faire si une *deuxième* crevaison advenait ? » (p. 9) ;
> « Encore *trente* kilomètres [3*10] » (p. 10) ;
> « *Deux* coups de pistolets en l'air » (p. 10) ;
> « Qui de nous *trois* passera le premier ? » (p. 10) ;
> « *Deux* caméscopes et deux liasses d'argent. Mes *deux* poches sont mises à nu » (p. 11) ;
> « Les *deux* meneurs de jeu sont heureux » (p. 12) ;
> « *Deux* hommes en tenues profondément endormis » (p. 14) ;
> « À nouveau, *trois* inconnus surgissent » (p. 16) ;
> « *Trois* jours s'écoulent » (p. 18)
> « *Trois* jours passent » (p. 19)
> « *Trois* mois plus tard » (p. 19)
> « *Trois* jours d'affilée » (p. 19)

Il serait prétentieux d'explorer toutes les occurrences. Ce qu'on peut retenir, c'est la symbolisation de ces chiffres, et surtout leur alternance qui crée une sorte de kabbale. L'auteur, quelque soit son obédience religieuse, ne peut donc pas échapper à l'utilisation des ces chiffres qui disent parfois mieux et plus que des paroles. Le Coran, ainsi que les auteurs issus des régions à forte imprégnation musulmane, ne peuvent d'ailleurs pas faire fi des enseignements du Grand-Maître Mohyiddin Abu Bakr Mohammad Ibn Ali Ibn 'Arabi Al-Hatimi dit Ibn'Arabi (1165-1240), un des grands docteurs de la Kabbale musulmane, l'homme des 846 ouvrages, et grand théoricien de la *Wahdat al-Wujûd* (Unicité de l'Être). Le contexte de production du recueil est la zone sahélienne et il ne serait pas prétentieux de dire que l'auteur, bien qu'étant chrétien, n'a pas ignoré cet ésotérisme caractéristique de la religion musulmane.

[1]Les exemples suivants ne sont pas exhaustifs, car les occurrences abondent dans le texte de notre auteur. Les italiques sont de nous.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

Tel que les textes sont conçus autour des faits divers, des anecdotes, le lecteur essaye de se raccrocher à quelque chose pour comprendre son monde en pleine déliquescence. Dans presque toutes les religions, les chiffres « deux » et « trois » ont toujours exprimé quelque chose de particulier : la sainte trinité chez les chrétiens, le principe dualiste et manichéen de la vie et bien d'autres choses encore. L'addition de ces deux chiffres donne 5 qui peut signifier les cinq piliers de l'Islam : *Aller à la Mecque* (hadjj), *Faire le Ramadan* (saoum), *Adorer un seul Dieu* (Chahada), *faire les 5 prières quotidiennes* (Salat) et *Pratiquer L'aumône* (zakat).

Serait-ce prétentieux de faire la remarque sur le rendez-vous du « 13 juillet » proposé à un personnage (« La rue de la fortune »), qu'on peut diversement interpréter comme étant la veille de la fête nationale de la France, mais surtout et aussi la superstition du « vendredi 13 » ? Toujours est-il que, depuis la production du film américain de Sean S. Cunningham en 1958, la saga « Vendredi 13 » n'a pas cessé d'alimenter la superstition dans le monde. Une telle croyance de la part du nouvelliste n'est pas à écarter. Ce chiffre 13 a fait écho à travers les nations et peuples du monde. Pour beaucoup, il est un signe de malheur, pour d'autres, de bonheur. Cependant, ce chiffre, qu'il soit pair ou impair se rapporte toujours à des événements historiques qui fécondent l'imaginaire collectif de l'homme. Le nombre 786, par exemple, est l'addition de la valeur des lettres qui composent le célèbre « Bismil-lâhi Rahmâni Râhim ». Chacune des 28 lettres de l'alphabet arabe (d'Alif à Yé) possède une valeur numérique, signifiant donc un nombre.

En effet, en littérature arabe, les lettres ont une valeur numérique. Ainsi, le chiffre 13 rappelle une date et ne définit nullement une superstition, sauf si on s'en tient à la migration du Prophète Mahomet de La Mecque à Médine qui a eu lieu en l'an 13. Par ailleurs, le nombre de versets de la Sourate « Al-Fatiha » est de sept 7 et celui de la Sourate « An-Nas » est de six 6, ce qui nous donne 13 si on les aditionne.

Chez les chrétiens, cette superstition vient du fait que Jésus et ses apôtres étaient treize à table, le soir du célèbre dîner (la Cène) immortalisé par Léonard de Vinci. Ce soir-là, Judas Iscariote, le treizième convive, trahit Jésus qui fut arrêté par les soldats romains quelques heures plus tard sur le Mont des Oliviers. On se rend à l'évidence du fossé qu'il y a entre la valeur symbolique du chiffre 13 chez les chrétiens et chez le cinéaste américain Sean S. Cunningham. Coïncidence chez Dili Palaï ou fait littéraire ? Il revient donc à chaque lecteur de répondre à cette question selon son degré de perception, de superstition, de surinterprétation de ces faits singuliers de la nouvelle palaïenne.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

2. Les variations langagières ou le code-mixing

Comme la plupart des auteurs africains qui évoluent dans un contexte plurilingue, Dili Palaï n'a pas pu se soustraire aux variations langagières qui, même parfois inconsciemment, colorent les textes du recueil. Selon Laks (1992 :35), trois concepts-clés forment la théorie de la sociolinguistique variationniste : « le changement linguistique, l'hétérogénéité des pratiques linguistiques et corrélativement des grammaires qui les modélisent, l'existence d'une variation réglée et contrainte par le système linguistique lui-même (la variation inhérente) ». Le Cameroun est soumis à toutes les formes d'hétérogénéité dues aux situations de multilinguisme. Le bassin du Lac Tchad se caractérisant par la porosité des frontières et le rétrécissement du couloir camerounais vers le Lac Tchad, le brassage des populations majoritairement nomades, est une zone à forte domination du Fulfulde, mais aussi de l'Arabe du Tchad et de l'Anglais du Nigeria, sans ignorer la vitalité des autres langues autochtones et ataviques. Pour clarifier les choses, Tabouret Keller (1999 :12) estime que cette situation de code-mixing s'explique par l'usage de deux ou plusieurs langues par un même individu ou même un groupe. Notre auteur, malgré sa volonté de ne pas s'affubler des lourdeurs qui fardent souvent l'écriture, nous a dépeint quelques cas de variations langagières spécifiques :

> « Ce crash a eu lieu… » (p. 57)
> « On les appelle les motos-taxis ou taxi-motos ou alors les clandos » (p. 64)

Il s'agit, pour le premier exemple, de l'alternance codique anglais-français, car le mot anglais « crash » signifie en français « chute d'avion ». Ce mot a conquis ses lettres de noblesse au Cameroun avec l'accident d'avion de Mbanga Npongo qui avait défrayé la chronique. En effet, le Vol 507 de Kenya Airways, affrété par la compagnie Kenya Airways reliait les villes de Douala (Cameroun) et Nairobi (Kenya). Cet avion s'est écrasé le 5 mai 2007 dans la périphérie de Douala. Ce crash est donc l'une des pires catastrophes aériennes du Cameroun.

Pour le second exemple, il s'agit d'une composition par apocope et noms ; clandos est un mot issu du camfranglais désignant les véhicules-pirates, sans licence, qui se livrent aux activités de transport en commun. Par ailleurs, le phénomène de moto-clando est né dans la région de l'Extrême-Nord avant de se répandre comme une nuée de gerfaut hors du charnier dans le reste du pays.

Relevons aussi ces néologies de sens qui « consiste[nt] à employer un signifiant existant déjà dans la langue considérée en lui conférant un contenu qu'il n'aurait pas jusqu'alors – que ce contenu soit conceptuellement nouveau ou qu'il ait été jusque-là exprimé par un autre signifiant » (Tabouret Keller, p : 112). Il en est ainsi de la phrase suivante : « Deux hommes en tenue sont profondément endormis » (p. 14). Les hommes en tenue désignent les policiers,

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

les gendarmes ou les militaires dans le contexte camerounais. Au-delà de la valeur périphrastique de cet énoncé, on peut y lire un code spécial qui sert aux populations à désigner sans nommer cette catégorie de fonctionnaires qui se démarque des autres par leurs actions quelque peu catholiques dans la société : le racket, la brutalité, l'escroquerie et l'intimidation.

De même, cette siglaison « PDG » qui, par glissement sémantique, devient « Peinture-Dessin-Gravure » (p. 23) et, plus loin, se resémantise en « Président Directeur Général » de la société « Peinture-Dessin-Gravure » ! Plus loin encore, on a « Grand » (p. 64) ; et l'auteur de s'explique : « pour eux [les conducteurs de moto-taxi], tout visage inconnu se nomme « Grand » » (p.64). Il s'agirait donc d'une sorte de mot de passe pour flatter les clients. Enfin, « les mange-mil » (p. 67) « Attention ! Pas des grains de mil, mais des billets de mille…francs ! » (p. 67). Le lecteur a vite fait le rapprochement entre mil et mille (francs CFA**)**. Il s'agit d'une sorte de racket « institutionnalisé » que pratiquent certains agents de la police pour « arrondir » leurs fins de mois. On comprend alors que la minimalité syntaxique du texte concourt à exprimer une société fragilisée, abandonnée, où l'individu cherche à s'extirper des torpeurs de la déréliction sociale.

3. Les mots pour dire la société

Le recueil, *Les Démons de la route*, n'est pas un simple poncif littéraire. Derrière la singularité et l'austérité des phrases, se révèle une véritable satire de la société sahélienne. Dans la nouvelle liminaire « Les démons de la route », le problème posé est celui des « coupeurs de route ». Il s'agit des bandes organisées et spécialisées dans les agressions, les pillages, les enlèvements et même le vol. Dans le même texte, l'expression « feux de brousse » (p. 10)[1] désigne un phénomène quasi-millénaire dans cette région : à l'approche de la saison des pluies, les éleveurs incendient la savane pour espérer de l'herbe fraîche pour les bêtes. Si, en Europe, les actes de pyromanie sont sévèrement réprimés par la loi, ils deviennent dans le bassin du Lac Tchad un événement culturel, traditionnel et même cultuel. L'éco-tourisme ironique, comme se surprend le touriste Luc qui en prend des photos avec frénesie :

> Un écho sec. Pourtant, de petits bruits. Luc prend les jumelles et regarde. Au loin, des étincelles. Un incendie !
>
> - Du feu. Ici ? En pleine brousse ? Qui a bien pu faire cela ? Y a-t-il un village par ici ? demande Luc perplexe.
>
> - Rien de tout cela, lui dis-je. C'est toujours ainsi. Ce sont les feux de brousse. C'est fréquent, et c'est comme cela, chaque saison sèche, depuis des siècles.

[1] En italique dans le texte.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

- À quoi ça sert ? reprend Luc.

Bonne question, mais je ne sais quelle réponse donner à mon compagnon » (p.10).

Le sahel, aux prises déjà avec la désertification causée par une déforestation anarchique et l'effet de serre, se trouve encore éprouvé par ces phénomènes de feux de brousse. Cette véritable lèpre des champs a plusieurs causes : les agriculteurs procèdent ainsi pour nettoyer leurs champs et chasser les mauvais esprits selon certains ; puis les voyageurs qui campent, surtout qu'on est dans une région où les populations sont essentiellement nomades : ils se protègent contre le froid la nuit en allumant des foyers qu'ils négligent d'éteindre le matin en levant le camp. Et le vent qui arrive par la suite se charge du reste. Quant aux braconniers, ils utilisent le feu pour dégager la brousse et voir le gibier. Ceux qui craignent de se perdre mettent également le feu à leur point de départ ; ainsi, ils peuvent revenir sur leurs pas. Cette situation condamne le sahel à se dessécher davantage.

Par ailleurs dans « La rue de la fortune », se pose un autre problème : celui des faux diplômes. Le diplôme est un document servant à attester la réussite à un examen et certifiant le niveau intellectuel d'un individu. Ce diplôme est, depuis un certain temps, tristement remis à la mode à cause d'un réseau mafieux de vente de faux diplômes pour ceux qui prétendent accéder à une école de formation (École Normale Supérieure et Ecole Normale d'Instituteurs de l'Enseignement Maternel et Primaire, ou toute autre école de formation). En quête du travail, le personnage central, « du Haut de son baccalauréat » comme le héros de Séverin Cecil Abéga, échoue devant un faussaire, le PDG de la société Peinture-Dessin-Gravure. On *dessine* dans cette société des faux papiers, des faux diplômes et autres. Il sera récompensé à la fin de sa « formation » par une « Licence ès sciences économiques, option gestion des entreprises » (p. 34) accompagnée des « relevés de notes authentiques ». Même si, à la page 69, l'« université de M.A. III » peut s'assimiler à celle de Maroua (l'initiale M renvoyant à la lettre initiale et A à la lettre finale du mot MarouA), il n'en demeure pas moins qu'il peut s'agir de n'importe quelle université du Bassin Du Lac Tchad (Ngaoundéré, N'djamena, Bongor ou Sahr). D'ailleurs, l'Université de Maroua ne délivre pas de licences, et elle n'existait meme pas au moment de la production du texte de Palaï. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, ça peut être un tour d'écriture.

Dans « Le tunnel », l'évocation de ce « crash d'avion [qui] vient d'avoir lieu sur la côte-ouest de notre pays » (p. 58) renvoie au célèbre crash de Mbanga Mpongo : notre pays n'a qu'une seule côte-ouest, où d'ailleurs un célèbre accident d'avion notamment celui du vol KQ 507 de Kenya Airways a eu lieu dans la nuit du 4 au 5 mai 2007. En plus, l'accident ferroviaire qui a coûté la vie au pauvre aveugle renvoie aux multiples déraillements de la société qui assure le transport ferroviaire entre Douala, Yaoundé et la porte d'entrée du Grand-

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

nord Cameroun, Ngaoundéré. On note une exagération dans la mesure où « l'aveugle dénombre ainsi le 33ème accident d'avion, en trois semaines seulement d'écart » (pp. 57-58). Les accidents d'avions sont rares dans notre pays et c'est la raison pour laquelle ils créent des véritables psychoses lorsqu'ils ont lieu.

Dans « Génération Motos », c'est une sorte de reconnaissance à cette activité de transport urbain qui a servi à occuper une bonne partie des jeunes désœuvrés par le chômage et la misère. D'ailleurs, cette activité est née dans la région du Bassin Du Lac Tchad avant de s'étendre dans le reste du pays. Les motos règnent en maître absolus et ne laissent de choix à personne. Même les taxis n'arrivent pas à s'implanter, puisqu'ils sont incapables de « vous amener jusqu'à votre lit » ! (p.70) La ville est aussi connue pour ses célèbres accrochages entre les conducteurs et les policiers ainsi que pour l'irrespect du code de la route : « Regarde ! Celui-là vient de faire un dépassement à droite ? », s'exclame un passager venant du « Haut-pays[1] » (p. 71)

« La boisson chaude » est la métaphore de la bière locale, le *bili bili*, moins chère et plus forte que les bières conventionnelles : « la boisson chaude, c'était une eau-de-vie ; un véritable tord-boyau traditionnellement distillé, à un degré de fermentation alcoolique extrêmement élevé » (p. 90). Si elle est très appréciée, elle cause également des morts par overdose, ou entraîne certains, comme le vieux Dâ[2], à la contamination par le SIDA dont le centre de contamination est « Événement bar » où « on entre OK et on sort KO ». Les filles malades choisissent ce lieu « pour coller le SIDA aux clients » (p. 96).

« Où est passée Fatoudé ? » donne l'occasion à l'auteur de décrire la ville de Maroua : « Fatoudé est une cité. Voilà la vérité. Une cité vaste et mélancolique. Ses rues sont les meilleures du pays, parce qu'en damier. Mais elles sont aussi les pires, parce que ni bitumées, ni entretenues. Les herbes y poussent à volonté » (p. 38). En plus, ces routes sont atteintes d'une maladie chronique : « l'érosion […]. Elle ronge d'abord les abords, puis étend ouvertement ses tentacules pour phagocyter la voie entière » (p. 39). C'est une description réaliste de la ville de Maroua dont on connait le caractère pittoresque des rues, mais aussi leur célèbre rectilignité.

Pour conclure

Il y a dans l'œuvre de Clément Dili Palaï comme une volonté affichée d'écrire sans explorer à fond la finesse et les subtilités langagières. Sa syntaxe se veut simple, neutre, blanche, débarrassée de toute complexité. Cette manière délibérément déshydratée, asséchée de raconter, d'écrire et de décrire, ce

[1] Certainement Yaoundé.
[2] En Fufuldé, militaire.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)

procédé intentionnellement minimal de narrer n'est autre que la traduction d'un monde en pleine déliquescence. Il s'agit pour l'écrivain de s'en tenir à la réalité ambiante, à un monde déconstruit, illogique, en perte de valeurs qui fondent tout mythe et tout imaginaire collectifs. L'auteur se démarque de ses contemporains par le style, la voix, la voie et la technique d'écriture. La minimalité devient ici un artifice littéraire et même une originalité scripturaire.

Bibliographie

Bonnard, Henri, (1989), *Les Procédés annexes d'expression*, Paris, Magnard.
Barthes, Roland, (1973), « *La Théorie du texte »*, In *Encyclopaédia Universalis.*
Barthes, Roland, (1972), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
Bourdieu, Pierre, (1998) , *Les Règles de l'art. Genèse et structure des champs littéraires*, Paris, Seuil.
Bureau, Christian, (1976), *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective*, Paris, PUF.
Delas, Dominique, (2001), « Dany Laferrière, un écrivain en liberté », in*Notre Librairie. Revues des Littératures du Sud***.** N° 146. Nouvelle génération. Octobre-Décembre. pp. 88-99.
Dili Palaï, Clément, (2007), *Les Démons de la route et six autres nouvelles*, Paris, L'Harmattan, Coll. Littératures et Savoirs.
Genette, Gérard, (1982), *Palimpseste, la littérature au second degré*, Paris, Seuil.
Jouve, Vincent, (1997) , *Poétique du roman*, Paris, Sedes.
Klinkenberg, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Paris, De Boeck et Larcier.
Labou Tansi, Sony, (1979), *La Vie et demie,* Paris, Seuil.
Labou Tansi, Sony, (1988), *Les Yeux du volcan,* Paris, Seuil.
Laks, Bernard, (1992), « La linguistique variationniste comme méthode» in *Langages*, N° 108, pp.34-50.
Sechehaye, A, (1926), *Essais sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion.

Né à Bafou dans la Région de l'Ouest-Cameroun, assistant-chercheur à l'Université de Maroua au Cameroun (École Normale Supérieure), Albert **Jiatsa Jokeng** est titulaire d'une thèse de Doctorat Ph./D sur le thème « L'intermédialité dans l'œuvre romanesque d'André Brink » soutenue à l'Université de Bayreuth en Allemagne. Ses domaines de recherche portent sur la Littérature Comparée, la Littérature africaine francophone et l'Intermédialité. Il est par ailleurs auteur de plusieurs ouvrages et articles portant sur les thèmes aussi variés que ceux de l'enseignement, de l'éducation ou des nouveaux paradigmes de l'écriture.

BDD-A13383 © 2014 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:53:20 UTC)